

Médecins, sans frontière

La jeune association "Le Sel de la vie" a élaboré une écurie sociale pour soutenir les jeunes de milieux défavorisés dans leur désir de concourir en médecine. L'aventure a porté ses premiers fruits, tuteurs et tutorés témoignent

Souvenez-vous: "Je crois que ça ne va pas être possible, non, pas être... possible". Allons, vous reconnaîtrez bien l'air? "La vie est belle, le destin s'en écarte, personne ne joue avec les mêmes cartes..." S'il n'a pas dans la peau, ni le rythme de Zebda ni la rime d'Akhenaton, le simple observateur de notre société pourra le dire autrement: "L'égalité des chances se heurte fatalement à l'inégalité des situations..." Et ça, c'est du Aïssa Grabsi, professeur de sciences économiques et sociales, cofondateur de l'association "Le Sel de la vie" avec Salim, son cousin du même nom. Les situations dont il parle, c'est l'environnement dans lequel le hasard nous place, à la naissance. C'est ce qui va rendre possible ici, l'idée de devenir médecin et ce qui va la rendre à une poignée de kilomètres de là, tout simplement absente des radars. "Lorsqu'on n'a pas nagé dans un milieu où la stratégie de réussite a été structurée très tôt dans la socialisation, s'engager dans une filière d'excellence est un impensé qui se constitue tout aussi tôt dans la construction d'un enfant". Que fait-on avec ça? "On change le jeu de cartes", suggère Salim Grabsi. "On essaie de rendre l'idée possible et de donner les codes qui vont aider à son développement". Voilà ce qu'a voulu le Sel de la Vie, en créant une écurie sociale.

De façon bénévole (l'association espère pouvoir rémunérer prochainement les intervenants), des étudiants en médecine, le psychiatre Noé Jedwab, la thésarde Leina Khalifi, ont accompagné de jeunes gens principalement issus de milieux modestes, dans leur préparation au concours de Médecine. Toute l'année, ils ont dispensé des cours et des conseils dans l'organisation du temps de travail et de repos. Souvent en visio, les rencontres se tenaient aussi rue Paradis, dans les locaux de l'association Approches cultures et territoires qui a réorganisé ses horaires pour faire de la place à l'écurie. Il ne pouvait en être autrement, pour Soraya Guendouz, responsable du pôle éducation. "Je les ai écoutés travailler toute l'année. Ce qui est clair, c'est que tout change lorsque quelqu'un a passé les mêmes épreuves que vous et qui est là pour poser des mots sur ce qui vous attend".

L'équipe a été approchée par des chefs marseillais qui s'engagent à réaliser des repas pour les futurs tutorés, histoire qu'ils n'aient pas à s'en préoccuper. "Il y a également des médecins d'hôpitaux de Marseille qui souhaitent s'investir", assure Salim. La première promotion s'appelait Arc-en-ciel. La prochaine sera baptisée Axel Kahn...

Nadia TIGHIDET

Salim Grabsi, Aïssa Grabsi, Soraya Guendouz



Chiraz Karouche



Farès Bouchenot



Alex Bronsard



Sammy Hamidi



Soraya Guendouz

Le Sel de la vie espère l'intervention prochaine de chefs cuisiniers qui, plusieurs fois par semaine, prépareraient des repas aux jeunes étudiants. "Une demi-heure qu'on ne passe pas à se préparer un repas, c'est une demi-heure qu'on gagne sur le travail qui nous attend", relève Salim Grabsi. /PHOTOS VALÉRIE VREL

SAMMY HAMIDI tuteur, en troisième année de médecine

"Il faut être préparé à ce qui va nous tomber dessus..."

Voilà un parcours étonnant, que celui de Sammy Hamidi, 28 ans, enfant du Canet (14^e). L'altruisme, il l'a en lui depuis tout petit et d'aussi loin qu'il s'en souvienne, une petite voix lui a toujours chuchoté à l'oreille: "Médecine... pourquoi pas?" Mais... "Quand on était gamin, il y avait cette fille dans le quartier qui écrasait tout le monde avec ses résultats scolaires. C'était la meilleure de tous. Et puis elle a passé le concours d'entrée en Médecine et elle l'a raté. Je n'ai pas pu m'empêcher de me dire: si elle, elle l'a raté, alors moi, ce n'est pas même pas la peine d'y penser". Sammy fera d'autres études et obtiendra un master en finances et assurances. Dites-vous que pourtant, la

voix ne s'éteint pas. "J'ai 26 ans, je me suis engagé dans une voie qui n'a pas le sens que je voudrais donner à ma vie. Si tu veux y aller, c'est maintenant ou jamais". Sammy y va. Et il réussit. Bientôt, il entrera en troisième année de médecine et lorsqu'il a entendu parler de cette écurie, fatalement, cela a résonné en lui. "Ce qui est important, ce n'est pas tant les cours de maths que je peux donner, mais surtout, l'approche: dédramatiser, se reposer, s'organiser. Passer ce concours, c'est être broyé dans une machine où on n'a plus de recul sur ce qu'on est en train d'apprendre. Il faut être préparé à ce qui va nous tomber dessus et c'est cela qu'on essaie de transmettre".

ALEX BRONSARD tuteur, en deuxième année de médecine

"Remettre les choses à égalité"

Du haut de ses 19 ans et sa carrure d'homme déjà, Alex est un pur militant. C'est alors son besoin de participer à la justice sociale, qui l'a conduit à taper un mot-clé, sur un journal internet très spécialisé: "Écurie sociale". "Je voulais m'investir dans la transmission mais je ne voulais pas participer au système payant. Je suis donc tombé sur l'écurie de Salim et Aïssa Grabsi et j'ai envoyé un mail".

Mail, bien reçu. L'équipe découvre un jeune homme aux idées très claires qui se destine à la neurologie ou la cancérologie: "La médecine est financée par l'État et même s'il y a l'écurie de la faculté, heureusement d'ailleurs, je trouve dommage qu'on ne puisse prétendre au métier de médecin que si l'on a les moyens de financer une préparation. Les médecins sont payés par

les impôts de tous les travailleurs de France, et je trouve qu'il serait normal que l'on puisse les sélectionner non pas parce qu'ils ont eu les moyens de se payer une écurie, mais simplement parce qu'ils sont les meilleurs". Alex a lui-même dû faire des sacrifices, lorsqu'il a concouru. "Nos moyens ne sont pas illimités et, dans mon écurie, j'ai dû renoncer à certaines options qu'il a fallu compenser par un travail acharné, très dur."

"Permettre à ceux qui n'en ont pas les moyens de se préparer à ce métier, cela ne bénéficie pas seulement aux étudiants mais au pays entier parce que ce sera un pays plus juste, plus équitable. J'ai donc fait le choix de participer à l'action de cette écurie sociale, pour remettre les choses à égalité". Alex a 19 ans, donc...

FARÈS BOUCHENOT tutoré, fraîchement diplômé

"Le parcours de ma mère a facilité le mien"

Décider d'un métier, se battre dans un milieu très modeste pour s'en donner les meilleures chances, surmonter les obstacles en solitaire, affronter le jugement des autres... Farès en a une conscience aigüe: "Tout ce travail, c'est ma mère qui l'a fait, pas moi". Sa mère qui, aujourd'hui, est chef de service dans un hôpital marseillais. "Clairement, son parcours a facilité le mien. Lorsqu'on choisit de passer ce concours, c'est toute la famille qui le passe avec nous et j'ai eu la chance d'être accompagné dans cette réalité par des parents qui ont appris les codes tout seuls". Farès a été préparé dans une écurie traditionnelle. "J'ai doublé avec l'écurie sociale où je pouvais appeler n'importe quand en cas de doute". Lever à 6h du matin. Travail des cours de la veille jusqu'à 8h. 8h-midi:

cours en visio. Une heure pour déjeuner, travail des cours du matin jusqu'à 16h. Pause de 30 minutes et retour dans les cours jusqu'à 21h. Une heure pour dîner et reprise jusqu'à 23h. Tous les jours, le même programme excepté le vendredi à partir de 19h: "Là, je me reposais, je voyais des amis, je regardais un film... C'était off. Avec du recul, je m'étonne de ce que j'ai fait pendant un an. Mais sur le moment, on ne s'en rend même pas compte". Le travail a payé. À l'écrit, Farès a obtenu la moyenne de 16,6 et 90 places d'avance. "Cette année était transitoire. Les admissions étaient partagées entre ceux qui passaient le concours pour la première fois et ceux qui redoublaient. C'était beaucoup de stress." Farès a été reçu. Il se destine au métier de chirurgien.

CHIRAZ KAROUCHE en Terminale à Diderot

"Je refuse que mon environnement soit un frein à ma réussite"

Il n'y a rien d'autre, dans la jeune âme de Chiraz: "La médecine, le concours, les études, le métier, je ne pense qu'à ça et depuis très longtemps". Lorsqu'elle vivait en Algérie, Chiraz a été témoin d'une scène révélatrice. Une bagarre qui a très mal tourné pour l'un des deux protagonistes: "L'une des deux âmes a eu le crâne ouvert et ma grand-mère qui était infirmière est allée à son secours. J'étais à côté d'elle, je la regardais faire et ensuite, j'ai réalisé que je n'avais pas mal réagi à la vue de tout ce sang ni même à la vue du cerveau de la personne... Je me suis dit: voilà ce que je veux être, un médecin." Aujourd'hui en Terminale à Diderot, Chiraz

n'a qu'une inquiétude: "Je vis à la cité Frais Vallon où il y a beaucoup de bruit de scooter, de voix... à la maison aussi, avec quatre frères, il y a de la vie et je ne veux pas que l'environnement soit un frein à la préparation de ce concours. Je pense donc à l'éventualité d'une chambre en cité universitaire". Pour le reste, elle a déjà commencé à approcher "l'écurie sociale de Monsieur Salim", comme elle dit. "J'y reçois d'excellents conseils, je continuerai donc en parallèle d'une autre écurie que je pourrai financer en huit fois avec ma bourse. Et pour la somme qu'il faut verser en acompte, je pourrai la payer grâce au travail que j'espère décrocher cet été."